

XYZ. La revue de la nouvelle



Pourquoi en faire toute une histoire?

Diane-Monique Daviau

Char : l'automobile comme objet de fiction
Numéro 102, été 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61258ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daviau, D.-M. (2010). Pourquoi en faire toute une histoire? *XYZ. La revue de la nouvelle*, (102), 11–18.

Pourquoi en faire toute une histoire ?

Diane-Monique Daviau

Ce qui n'a pas été dit en temps voulu est perçu, en d'autres temps, comme une pure fiction.

AHARON APPELFELD

NOTRE PÈRE avait de magnifiques yeux bleu clair qu'il portait comme une lueur incrustée dans son visage d'enfant élevé à la dure. Notre père possédait un trésor qu'il n'a pas réussi à léguer à sa descendance. Ni ses enfants, ni ses petits-enfants, ni ses arrière-petits-enfants n'ont hérité de ces iris bleu tendre.

Quand il vous regardait affectueusement, notre père pouvait vous émouvoir simplement par la lumière profonde et douce qui passait dans ses yeux.

Mais il ne posait pas souvent son regard sur vous.

Vous n'existiez pas tellement à ses yeux.

Vous auriez pu croire que vous n'étiez pas vraiment dans son champ de vision.

C'était le même phénomène avec la parole : il n'écoutait pas attentivement ce que vous disiez. Malgré l'excellent fonctionnement de sa mémoire, il ne retenait pas ce que vous lui aviez raconté.

Il était absent.

Son esprit vous laissait en plan au bout de quelques phrases, vous abandonnait constamment. Il n'arrivait pas à rester avec vous, à suivre ce que vous lui disiez, même lorsqu'il s'agissait de confidences, même lorsque vous lui faisiez part d'inquiétudes, de soucis. Même lorsque vous lui annonciez une grande et merveilleuse nouvelle.

Il pouvait vous estimer, il pouvait peut-être même vous aimer, vous ne l'intéressiez toutefois jamais suffisamment pour retenir son attention plus de quelques secondes d'affilée. Et vous pensiez — vous pouviez penser : je ne l'intéresse pas du tout, ou il ne m'aime vraiment pas.

Un film d'aventures, un western surtout, parvenait à le captiver un moment. Jusqu'à ce qu'un ralentissement dans l'action l'amène à se lever brusquement et à éteindre la télé.

Une chose seulement savait capter tout son intérêt : son auto. Pas les autos des autres et toutes celles existant sur le marché, non, l'auto qu'il possédait, lui. C'était son sésame ouvre-toi. Le code, la clé donnant accès à son attention.

Quel âge avait notre père le jour où il a acheté sa première auto ? Je m'en étonne mais j'ai oublié le chiffre. Seize ans ? Quelqu'un lui avait-il montré les rudiments de la conduite automobile ? Qu'y avait-il à apprendre du fonctionnement d'une auto à cette époque ? Notre père nous a souvent raconté qu'il était allé acheter un Ford et qu'il était passé ensuite directement au « bureau des licences » pour se procurer un permis qui lui avait coûté un dollar. Il était reparti fier et heureux, fier comme un paon et heureux comme un roi, disait-il. Il possédait le monde.

Puis il avait épousé une jeune fille qu'il trouvait belle avec son abondante chevelure noire bouclée, les enfants étaient arrivés rapidement, les problèmes d'argent aussi, cinq des petits étaient morts en bas âge, la belle jeune fille à l'abondante chevelure noire bouclée avait vieilli à une vitesse affolante et devenait de plus en plus acariâtre, les emplois dans les manufactures de chaussures succédaient aux périodes de chômage. Mais notre père avait toujours son auto, *son* beau Ford noir, *son* Chrysler noir, *son* Chevrolet noir, un autre Chrysler, une auto turquoise et blanc avec du chrome partout — une exception à la règle, une folie, une erreur de parcours —, puis à nouveau un Chrysler ou un Chevrolet, noir parce que c'est chic et que c'est parfait pour les mariages et les enterrements, un grand oiseau en acier chromé au bout du capot, toujours le même oiseau qu'il retirait avant de se défaire de son vieux véhicule pour en acheter un plus récent sur lequel il revissait l'oiseau bien astiqué,

12 religieusement, tendrement briqué tous les jours, un oiseau

aux ailes déployées, au long cou, un cygne, si je me souviens bien.

Mais je me trompe, je le trahis sans le vouloir, il faut que je précise ceci : notre père ne possédait pas d'auto ni de véhicule. Il avait un *char*. Et, lorsqu'il se trouvait en présence de quelqu'un qui n'employait pas ce mot, il s'efforçait d'en utiliser un autre, il disait alors « une voiture, ma voiture », une fois, deux fois, puis le char, invariablement, revenait, dans toute sa splendeur, sa puissance. De même il ne frottait pas l'oiseau sur le capot pour qu'il reluisse : il le *shinait*.

Les autos de notre père ont toujours été entretenues à la perfection, lavées, cirées — *simonizées*, disait-il comme un expert —, protégées de toutes les manières et contre tous les fléaux imaginables ; le chrome étincelait, les flancs blancs des pneus, à l'époque où de tels bijoux existaient encore, étaient récurés avec une brosse à dents et une grande quantité d'Ajax. Et beaucoup d'amour.

C'est une chose bien mystérieuse que l'amour.

Aux yeux de notre père, rien ne valait la satisfaction de laver son auto de fond en comble, de passer l'aspirateur dans tous les recoins de l'habitacle, de faire briller tout ce qui pouvait étinceler, puis de contempler son bien le plus précieux. La prunelle de ses yeux. Aucun bonheur n'arrivait ensuite à la cheville d'une balade dans une auto belle comme au jour de sa naissance — mais voilà que je m'é gare à nouveau : la grande récompense que notre père pouvait vous offrir, un soir d'été, si vous aviez été sage, ou que vous lui aviez fait plaisir ou rendu quelque service, était de vous proposer un « tour de machine ». Se déplacer en auto est une chose, faire un tour de machine en est une autre.

Personne ne peut être subjugué par son auto ; par son char, oui, cette magnifique machine qui vous prolonge, vous donne de l'amplitude, du panache et un sentiment de toute-puissance. 13

Notre père avait terriblement besoin de prolongement, d'amplitude, de panache et d'un sentiment de toute-puissance.

Rien, dans sa vie, ne lui avait apporté cette impression de grandeur et de dignité. Rien ne lui avait donné un vrai sentiment d'accomplissement. Pas même la naissance de ses enfants qu'il aimait sûrement, du moins je le crois. Mais nous n'étions pas la prunelle de ses yeux.

Me croirez-vous si je dis qu'il n'y avait pas de brosse à dents dans notre petit logement ?

La seule brosse à dents que possédait la famille se trouvait dans le coffre arrière du char de notre père. Aujourd'hui, je me demande pourquoi il n'utilisait pas tout simplement du dentifrice pour nettoyer les flancs blancs des pneus. Sans doute n'y a-t-il jamais pensé, et c'est bien dommage, car nous aurions pu en subtiliser de petites quantités pour nous laver les dents. Peut-être aurions-nous évité ainsi quelques milliards de caries, des abcès, puis la perte de nos dents.

Lorsque je repense à cela, je ne peux faire autrement que de me demander : notre père nous aimait-il vraiment ?

Ce qu'il éprouvait pour son char, de ça je suis certain, était bel et bien de l'amour, de la tendresse. De la fierté, aussi. Il suffisait de voir comment ses yeux brillaient lorsqu'il en parlait, lorsqu'il le bichonnait, qu'il en effleurait la carrosserie avec une Nénette, en caressait les ailes avec une éponge, en essuyait les vitres avec une peau de chamois. Vous pouviez certainement sentir une charge érotique dans ces caresses. Mais il y avait également de la dévotion et du recueillement dans les gestes de notre père. Son char faisait office de religion, d'idéal, de passion, de loisir, de refuge, d'ami, d'amour. Il était sa raison de vivre.

Je me souviens d'un soir où nos parents s'étaient querelés avec une violence particulièrement effrayante. Notre mère avait lancé un cendrier à la tête de notre père et lui avait crié de s'en aller. Ce n'était pas la première fois qu'une telle scène

de toute sa vie, notre père avait claqué la porte, il s'était rué vers son char et était parti en faisant littéralement crisser les pneus, chose qu'il considérait depuis toujours comme un vrai sacrilège.

Notre mère, convaincue qu'il ne ferait que le tour du pâté de maisons, avait déchanté au fil des heures : il n'était rentré que le lendemain soir, affaissé, meurtri, mais en même temps tellement prostré qu'il en imposait presque. À titre d'aîné, j'avais été chargé par mes frères et sœurs d'aller lui demander où il avait passé la nuit. Après maintes tentatives que mon père avait réussi à esquiver, j'avais fini par le coincer dans le débarras où il feignait de s'affairer, ne sachant probablement plus comment se sortir de cette situation intenable.

— Papa, où t'as dormi ?

Mon père fit semblant de ne pas avoir entendu. Je lui tapai sur l'épaule.

— Papa, où t'as passé la nuit ?

Mon père s'immobilisa, penché au-dessus de vieux cartons. Je vis les muscles de sa mâchoire frémir, je me détournai, troublé et sentant les larmes me monter aux yeux. J'attendis un peu.

— Dis-moi où t'es allé, papa.

— Où voulais-tu que j'aille ? dit-il tout bas. J'avais nulle part où aller. J'ai nulle part où aller ! ajouta-t-il avec un fond de rage dans la voix.

— Où t'as couché ?

— Dans mon char. J'ai dormi dans mon char.

— Dans ton char !

— Parles-en pas. Ça regarde personne. C'est mon char, je peux en faire ce que je veux. Tu comprends ? T'as compris ?

J'avais bien compris et j'étais allé me coucher en retournant la question dans ma tête : mais que fait-on, pour l'amour de Dieu, quand on n'a pas de char ?

À sa mort, un de mes frères a affirmé que notre père était un homme courageux. Sur le coup, j'avais été interloqué : notre père s'était toujours montré poltron, pour ne pas dire 15

lâche. Comment pouvait-on le qualifier de courageux ? Mais le lendemain, après avoir rêvé de lui au cours de la nuit, je m'étais dit, en m'éveillant : oui, à sa manière, il a fait preuve de courage devant l'adversité. Son courage — je vous vois déjà sursauter —, il le puisait dans le fait qu'il possédait une auto, que cette auto était « en ordre », comme il disait, qu'elle était payée et qu'il en était l'unique propriétaire. Il n'allait jamais bien loin avec son char, il avait la hantise de tomber en panne à l'extérieur de la ville, mais là où il voulait se rendre, aux quatre coins de la ville, son char le menait fidèlement. Certains chantent « le Seigneur est mon berger », notre père pensait « mon Char est mon grand allié, fiable, solide, et si je veux qu'il le reste il faut que j'en prenne le plus grand soin ». Ce qu'il faisait, ce qu'il fit toute sa vie. Une soixantaine d'années à posséder un beau char noir entretenu à la perfection.

Notre père avait déjà soixante-seize ans et était veuf depuis trois mois (notre mère morte et incinérée en quelques heures, infarctus) lorsqu'il a ressenti une étrange douleur à un œil. Deux jours plus tard le diagnostic tomba comme un gigantesque séquoia sur un beau Chrysler : décollement de la rétine.

Notre père s'effondra. Vous en auriez peut-être fait autant à sa place et moi de même.

Si vous êtes soudain menacé de cécité, vous pensez certainement à tout ce que vous allez perdre d'un seul coup, le visage des êtres que vous aimez, leurs sourires, les regards qui trahissent leurs états d'âme, les cheveux grisonnants et les rides de vos enfants, la capacité de lire, la beauté des paysages, les films passés et à venir, les dessins de vos petits-enfants, leurs frimousses qui se transforment si rapidement, les décorations de Noël, la possibilité de feuilleter de vieux albums remplis de photos de vos parents, de votre enfance, de vos voyages, vous pensez à votre vie qui risque de devenir un livre ouvert à tous, à l'aide que vous devrez souvent demander, à la dépendance qui deviendra votre pain quotidien.

— Mettez-vous à ma place ! implorait-il. Ma vie est finie.

Nous tentâmes de lui faire valoir tout ce qu'il pourrait continuer à faire, tout ce qu'il aurait encore la chance de voir, de vivre.

— Qu'est-ce que ça me donnerait de continuer à vivre ? criait-il en s'étouffant dans ses sanglots. Si je peux plus conduire mon char, qu'est-ce que ça me donnerait d'être en vie, pouvez-vous me le dire ? Mettez-vous à ma place !

Qu'on se mette à sa place.

Je me disais que je comprenais ce que cela pouvait signifier pour lui. Il ne s'agissait pas que d'une perte d'autonomie. C'était la déchéance totale pour notre père, la fin de tout.

Mais ce n'était qu'une façon de parler, tout de même, me disais-je ensuite. Une formidable exagération. Il avait tous ses membres, son cœur était celui d'un jeune homme, comme il se plaisait à le claironner chaque fois qu'il recevait les résultats de ses examens annuels, il n'avait aucun autre problème de santé, il était à la retraite, il avait des enfants qui s'étaient toujours montrés serviables et généreux envers lui, ses petits-enfants le chérissaient et aimaient bien lui rendre visite.

Pourquoi voir cela comme « la fin de tout » ?

— Papa...

— Laissez-moi seul, je vous en supplie, partez !

Notre père se tenait la tête à deux mains et n'arrêtait pas de sangloter.

Au bout de quelques jours, mes sœurs sortirent tout ce qui leur restait dans les manches, les derniers arguments massue :

— Papa, tout le monde comprend comme ça doit être difficile pour toi d'accepter de ne plus conduire ton auto, mais papa, quand même... Regarde tout ce qu'il te reste de bonheurs à vivre... Ne nous abandonne pas, nous t'aimons, nous prendrons soin de toi... Tes enfants, tes petits-enfants, c'est pas une raison de vivre, papa ?

— Je vais mourir... Je *veux* mourir.

— Juste parce que tu peux plus conduire ton criss de char ? lança mon frère cadet tout à coup. Ben bravo ! On 17

compte pour de la merde, nous autres ? On fait pas le poids, papa ? Réponds, qu'on en finisse : ton char est quand même pas plus important que ta famille ?

— Laissez-moi tranquille ! cria mon père soudain hors de lui, je *veux* pas perdre mon char, vous pouvez pas comprendre ça ? Allez-vous-en ! Je veux plus voir personne !

— Je l'ai toujours su que t'éprouvais plus d'amour pour tes maudits bazous que pour nous autres...

Notre père se leva, le bras menaçant : « J'ai jamais eu de bazou ! »

Le coup faillit partir.

C'était une scène pitoyable. Nous étions tous pitoyables. Je suis parti en nous maudissant tous et en jurant de ne plus remettre les pieds dans cette maison où il n'y avait jamais rien eu de doux, jamais rien d'autre qu'un grand mal de vivre.

Mais, dès le lendemain matin, j'étais à nouveau assis dans la cuisine familiale, entouré de mes frères et sœurs.

Alors, pourquoi en faire toute une histoire ?

Pourquoi raconter tout ça comme s'il s'agissait d'une tragédie ?

Parce que c'en est une et vous le saviez déjà depuis le début.

Notre père, cette nuit-là, s'est une fois de plus réfugié dans son char.

Il s'est couché sur la banquette arrière en position foetale après avoir fait ce qu'il fallait pour fermer ses yeux bleus pour de bon.